



# SILLAGE MELVILLE

SOUS LA DIRECTION DE PIERRE BAUMANN  
AVEC CHLOÉ BAPPEL, ÉTIENNE BEAUDOUIN,  
MARLAINE BOURNEL, ESTHER PONTOREAU,  
TOMAS SMITH

ENTRETIENS AVEC

FERNANDA SILVA ANDRADES, ROSARIO  
ATEAGA, RAMON CASTILLO, BERNARDITA  
CROXATTO, LOUISE DÉRY, JEAN DUPUY,  
MIKEL EPALZA, MARIE FAULON, REINHARD  
FITZEK, WIM GEIRNAERT, GLORIA HOWES,  
MICHEL GUÉRIN, PIERRE-DAMIEN HUYGHE,  
CHRISTIAN SARDET, MICHÈLE THÉRIAULT,  
ROBERTO VASQUEZ

Vous connaissez désormais l'histoire. En 1839, Herman Melville lit le récit de J. Reynolds, *Mocha Dick*, qui relate les péripéties d'un cachalot blanc qui croise les côtes de l'île Mocha (Chili). Cette lecture motive Melville. En 1841, il embarque à bord du baleinier l'Acushnet en direction du Pacifique. Ainsi débutent, stimulées par le texte, l'aventure et l'écriture melvillienne. Ce livre constitue le troisième volet consacré à l'exploration des horizons marins, littéraires, humains et artistiques de *Moby-Dick*.

Le sillage tracé par l'écrivain donne à expérimenter un monde mobile, sans chercher l'inédit, mais l'intensité des biens communs.

Autrement dit, ce *Sillage Melville* permet d'observer comment les objets de création, construits avec ou en dehors de l'art, exploitent la créativité comme un facteur d'amélioration des équilibres sociaux, de renforcement des attentions à l'égard des enjeux environnementaux, écologiques, éthologiques, politiques et esthétiques.



416 pages, 16,5 x 23 cm,  
Éditions Presses Universitaires de Bordeaux,  
novembre 2020 / dif. distrib. SODIS  
Prix : 24 euros  
ISBN : 979-10-300-0604-9

➤ COMMANDER EN LIGNE  
LIBRAIRIE L'ASCENSEUR VÉGÉTAL - BORDEAUX  
Livraison gratuite pendant le confinement ou  
Click & collect au 20 rue Bouquière, Bordeaux



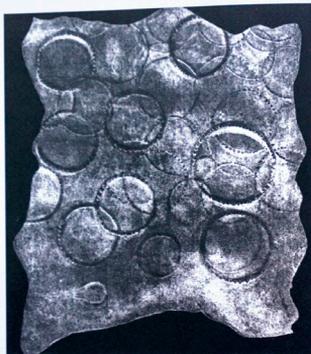
CHLOÉ DUBOUCQ : « On a travaillé sur des images de paysages, de gens qui marchent sur la plage, de gens qui sont en train de travailler. Les transitions sont assez faciles à faire. »



CHLOÉ DUBOUCQ : « Les images de gens qui marchent sur la plage, de gens qui sont en train de travailler. Les transitions sont assez faciles à faire. »



CHLOÉ DUBOUCQ : « On a travaillé sur des images de paysages, de gens qui marchent sur la plage, de gens qui sont en train de travailler. Les transitions sont assez faciles à faire. »



CHLOÉ DUBOUCQ : « On a travaillé sur des images de paysages, de gens qui marchent sur la plage, de gens qui sont en train de travailler. Les transitions sont assez faciles à faire. »

LES SUJETS VEULENT ENTRER

de l'art qu'on n'approchait pas, on veut que ça change.  
P. Certes, mais ces réflexions que vous avez là, par exemple, à Bordeaux, ce travail sur l'esclavage aurait pu être fait par les musées. Le CAPC n'a jamais fait un travail là-dessus. J'ai une étudiante qui avait fait des études statistiques des noms de rue. Elle avait repéré qu'il y avait un pourcentage très significatif de noms de rue de gens qui touchaient à l'esclavage. L. Bien, si, on est beaucoup préoccupé par la correction orthographique, et la toponymie en fait partie. C'est vraiment

intéressant. Je suis coprésidente de la commission d'art public de Montréal et on est vraiment en train de travailler sur le concept de la commémoration corrigée. C'est-à-dire qu'on a des monuments dont on ne veut plus parce qu'ils viennent fortement heurter les sensibilités du moment. Faut-il les débouloffer ? Faut-il les entreposer ailleurs ? Faut-il essayer de les oublier ? Faut-il mettre quelque chose à côté pour les interpréter ? C'est comme avec Christophe Colomb, le monument à Columbus à New York : les Italiens y tiennent mordicus parce que

c'est leur héros et puis les communautés autochtones ne le veulent pas parce que c'est par Christophe Colomb que le mal est venu. Donc on fait quoi avec ça ? C'est super intéressant.  
P. Oui.

L. Alors justement c'est peut-être la conclusion, quand on se demande où prend-on nos sujets de recherche et d'exposition ? Comment trouver les sujets ? Et bien, ils sont tellement là, les sujets, ils forcent l'entrée dans nos lieux, les sujets, ça n'est pas nous qui sortons pour les trouver. Les sujets veulent entrer. Moi j'aime bien inverser les choses.

01'07'12

Je ne dis pas, par exemple, que je photographie un paysage, je dis que le paysage est en train de souder la caméra.

P. C'est une belle phrase de conclusion. Et est-ce que je peux vous poser cette dernière question, sans transition, liée à Moby-Dick ? Quand je vous ai contactée vous m'avez dit « Moby-Dick c'est un roman particulier... ». En trente secondes, qu'est-ce qui vous a intéressé dans Moby-Dick ? Parce que c'est une espèce d'ouvrage dont les gens ont beaucoup entendu parler, de la même façon que vous disiez tout à l'heure au sujet des balènes dans le Saint-Laurent, qu'en fait c'est mieux de ne pas voir les choses même si on sait qu'elles sont présentes. Pour le roman, on sait que ce roman est là, il y en a plein qui savent qu'il est présent mais qui ne l'ont jamais lu. Vous vous l'avez lu, mais qu'est-ce qui vous intéresse dans ce roman ?

L. En fait ça fait longtemps que je l'ai lu mais je me souviens avoir eu une idée, que j'aurais à développer un jour peut-être « les idées on les a et puis elles restent ici et puis soudainement elles trouvent leur place dans le quotidien ou dans le réel, à un moment donné. »

01'08'11

On ne force pas les choses. Mais prenons la figure de la balène dans ce roman. Je suis sensible à l'idée que la peau des balènes est comme un palimpseste, une stratification de blessures accumulées dans le temps. Parce que les peaux des balènes sont souvent endommagées - à cause des accidents et des bateaux, elles ont des inscriptions, des signes du temps sur la peau. C'est une page blanche devenue un livre à déchiffrer. Mais quand on dit une peau, cela me ramène à la peinture et à la toile blanche. Et en particulier à cela de Monique Rémédis-

Zerber qui pose aussi des questions sur le passage du temps. J'ai beaucoup travaillé avec elle, et en y pensant bien, je crois m'être ramenné à la grande balène blanche de Moby-Dick. Monique me disait quelque chose comme « ça que la peinture voit le monde, faut-il ou la peinture, mais sa main qui pose au-dessus de la surface, sans cesse vue de près directement sous le regard, en train de vieillir, de rater, de trébucher, de se parer des ravages du temps. C'est ça, c'est la peau qui frémit, vieille peau de femme initialement blanche, devenant porteuse de récits. »

01'09'06

Et donc quelque part, cette chose qui prend de l'âge, qui se grignote, qui se ride, qui a sa carnation, ses taches, porte un récit. Un récit de peau, la peau de la peinture. Je pense que ce sont ces histoires de peau qui m'ont fait repenser à Moby-Dick, puis à la balène avec sa large surface blanche scarifiée, qu'on ne sait pas comment lire. J'ai fait beaucoup de recherches sur la notion d'image manuscrite. Pas celle que l'on cherche, mais celle qui fait qu'on cherche. C'est une petite distinction. Et donc, quelque part, il y a des récits qui nous manquent et peut-être qu'il y a des récits illisibles sur les peaux des balènes. Ce sont juste quelques idées comme ça qui éventuellement se développent.

Ce sont des métaphores.